Onomastique : Période romaine

Jean-Marie Lassère

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/2817>

DOI : [10.4000/encyclopedieberbere.2817](https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.2817)

ISSN : 2262-7197

Éditeur

Peeters Publishers

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2013

Pagination : 5779-5787

ISBN : 978-2-7584-0184-1

ISSN : 1015-7344

Référence électronique

Jean-Marie Lassère, « Onomastique : Période romaine », *Encyclopédie berbère* [En ligne], 35 | 2013, document 018, mis en ligne le 12 mars 2021, consulté le 17 février 2022. URL : <http://journals.openedition.org/encyclopedieberbere/2817> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/encyclopedieberbere.2817>

Ce document a été généré automatiquement le 17 février 2022.

© Tous droits réservés

Onomastique : Période romaine

Jean-Marie Lassère

- 1 Le terme « onomastique » désigne la discipline qui s'attache à l'étude des noms *en général* ; mais on a distingué diverses spécialités : noms de lieux (toponymie), de villes (astynymie), de fleuves (hydronymie), de montagnes (oronymie), noms de peuples (ethnonymie). L'étude des noms de personnes est, à proprement parler, l'anthroponymie. Mais un usage déjà ancien fait que ce terme a été supplanté par « onomastique », sans que cette substitution ait, semble-t-il, engendré beaucoup de confusions. On se conforme ici à cet usage.
- 2 Dans toutes les civilisations de la Méditerranée (y compris celle de l'Italie archaïque) l'usage a d'abord été de désigner les individus à l'aide d'un nom unique (un idionyme). La nécessité de distinguer entre les homonymes quand le groupe se fut assez largement étendu conduisit à indiquer leur filiation : Untel, fils de Tel autre (ce qu'on appelle parfois la dénomination bi-membre). Cette pratique est bien attestée chez les Libyens et chez les Carthaginois.
- 3 L'**onomastique romaine** a été adoptée progressivement par les Libyens, punicisés ou non. Ce changement de mode fut un mouvement collectif, mais inégal, en réponse aux progrès de la romanisation ambiante. Deux types de documents nous permettent de juger de l'allure générale du phénomène. On peut trouver à Mactar, dans la dédicace du grand temple, rédigée en néo-punique probablement au début du II^e siècle p. C., 18 exemples de noms latins (tels Restitutus, ou Fortunatus), qui viennent attester de la romanisation progressive de l'onomastique alors que le punique est encore en usage, du moins comme une langue liturgique (Février et Fantar 1963-1964) ; à Mididi, on relève des exemples comparables dans des documents privés, en l'occurrence des épitaphes et peut-être un *uotum*, dont la date ne peut être précisée ; c'est-à-dire que la langue parlée par ces candidats à la romanité reste celle de leurs ancêtres punicisés (Sznycer 1986 ; Ben Baaziz 2000). Le document le plus éclairant sur le mécanisme de ce phénomène culturel est la célèbre liste des *iuuenes* de Mactar, qui nous fait assister, comme l'avait bien noté G.-Ch. Picard, son premier éditeur, à un mouvement en deux étapes, de la génération aux noms libyens à celle des noms puniques, puis de celle des noms puniques aux noms romains (Picard 1957, p. 77-95), pour arriver enfin à celles où les

pères et les fils ont un nom romain (ils sont douze en tout, sur 65 noms). Mais la coexistence de ces divers types de nomenclature dans un document chronologiquement homogène (il est daté de 88) montre bien l'inégalité du mouvement dans une société locale aux effectifs réduits. On peut aller plus loin dans l'analyse : il y a des retours en arrière, avec par exemple Gudul fils de Mazbal, ou Birzic fils de Maximus. L'ambiance n'empêche donc pas les choix individuels. C'est une question finalement culturelle qui intéresse aussi la sociologie : le choix d'une onomastique romaine est un aspect de la romanisation individuelle, au même titre que le port de la toge ou la construction d'une maison d'architecture italienne.

- 4 Le système onomastique romain, adopté en Afrique, est composé de cinq éléments, dont l'ordre a pu varier ; à l'époque où il se diffuse chez les Libyens, cet ordre est : le prénom, le nom gentilice (celui de la famille), la filiation, la tribu, le *cognomen*, terme que l'on traduit souvent par « surnom », à tort car le *cognomen* est une dénomination officielle, notée dans les déclarations de naissance. La question importante était le choix du nom gentilice (et avec lui du prénom, les deux éléments constituant un groupe qui longtemps fut fixe dans une lignée). Ce choix est déterminé par les circonstances de l'attribution de la citoyenneté romaine, dignité qui oblige le nouveau citoyen à porter un nom romain.
- 5 Il peut s'agir d'une promotion individuelle, destinée à récompenser le loyalisme d'un provincial, souvent le chef d'une tribu : ainsi en Maurétanie Tingitane le Julianus (qui est dénommé par un nom unique déjà romain) qui est le chef des Zegrenses, devient-il Aurelius Julianus, comme nous l'apprend la célèbre *Table de Banasa* (IAM, 2, 94). Il s'agit là, on le voit, du gentilice de l'empereur régnant Marc Aurèle. Le nom de l'empereur est en effet souvent attribué, en particulier aux anciens militaires des corps auxiliaires qui reçoivent la citoyenneté romaine à leur libération. Mais ce peut aussi être le cas de groupes de pèlerins promus collectivement quand leur cité accède au rang de colonie « honoraire », c'est-à-dire sans installation de colons : ils reçoivent le nom de l'empereur qui a accordé cet honneur à la cité. On peut ainsi juger de la portée de la politique impériale de romanisation dans telle province ou telle cité, l'avantage allant d'abord aux C. Julii, puis, à peu près à égalité, aux T. Flavii et aux P. Aelii : c'est le cas à Lambèse (Gros Lambert 2003 : 180). C'est presque une obligation, que l'empereur Claude a tempérée pour ses obligés (Dion Cassius, LX, 17, 7). Un cas particulier est celui des magistrats qui, dans un municipe, accèdent à la citoyenneté romaine à la fin de leur mandat : leur gentilice, d'apparence impériale, ne l'est cependant que de façon indirecte, car il est souvent repris de la séquence onomastique de leur cité, qui rappelle les empereurs qui lui ont fait gravir les échelons de la hiérarchie institutionnelle ou qui lui ont accordé un bienfait (en général financier) : ainsi *Thugga** (Dougga*), Colonia Licinia Septimia Aurelia Alexandriana Thuggensium. Toutes ces pratiques institutionnelles font que dans l'onomastique d'une province (africaine ou autre) la liste des gentilices impériaux est très abondante ; elle permet de juger des étapes de la romanisation.
- 6 Un autre type de gentilice adopté par les pèlerins promus citoyens est celui du gouverneur de l'époque de la promotion. Ainsi a-t-on pu expliquer que les porteurs du nom Vitellius devaient leur gentilice non pas à l'éphémère empereur de ce nom en tant que tel, mais au même, proconsul d'Afrique quelques années auparavant. Les noms empruntés aux gouverneurs (dont la liste est malheureusement incomplète) apportent des précisions à un ou deux ans près sur la date de l'accès à la citoyenneté romaine (et à

son onomastique) dans une lignée locale. En revanche, on est dans le vague si le nom du nouveau citoyen est repris de celui d'un notable local, dont il est le client, ou qui a favorisé le succès de la démarche. Tel est certainement le cas, à *Thignica* (Aïn Tounga) de ce Quintus Caecilius Latro, fils de Quintus, de la tribu Quirina, « qui a reçu la citoyenneté romaine avec ses enfants » ; l'inscription est datable de la première moitié du I^{er} siècle p. C., période où l'on ne connaît aucun empereur (ils s'appellent alors Julius ou Claudius) ni aucun gouverneur de ce nom. En fait, le gentilice est celui du consul Metellus le Numidique, qui commanda en Afrique contre Jugurtha ; il attribua la citoyenneté romaine et son nom à quelques Numides fidèles, et un de leurs descendants le transmet à l'un de ses protégés.

- 7 Le choix d'un nom peut cependant se faire dans le respect des traditions culturelles. Un premier cas est celui des noms locaux latinisés par une désinence : les plus remarquables sont Iddibalius (*CIL*, VIII, 12376) et Magonius (*ILAlg*, II, 1505) ; mais on connaît aussi, à partir de racines libyques, Chelihus (*AE*, 2000, 1655) ; Totononius et Nahanius à *Thugga* (*CIL*, VIII, 27078). Une autre pratique, attestée aussi en Gaule, est de dériver le gentilice du nom unique du père ; en Afrique, cet idionyme peut être (mais pas forcément) un nom local : ainsi Gududius (*AE*, 2000, 1650) ; Massupius (*CIL*, VIII, 811) ; Tossunius (*CIL*, VIII, 27422 : *Tossunia Saturnina*, *Tossunis filia*). La même dérivation se fait à partir de noms latins d'un usage fréquent en Afrique : Donatius, Faustius, Felicius.
- 8 Une autre manière de marquer sa fidélité à ses racines est de forger son gentilice sur un ethnique ou un astynyme : on peut en dresser une courte liste (Lassère 2005) qui peut-être s'allongera : Aradius, Capsius, Cercinius, Cirtius, Leptius, Limisius, Siccius.
- 9 Il est important, pour en finir avec le gentilice, de signaler que M. Dondin-Payre (2005, p. 160-161) a bien attiré l'attention sur une difficulté : le statut de gentilice d'un nom dépend moins de sa nature que de sa place dans la séquence onomastique ; elle cite les cas, tout à fait différents, du pérégrin Muttunbal Caecilius et du citoyen Caecilius Diodorus (dont le *cognomen* est précisément la traduction grecque de Muttunbal) : un examen rapide aurait pu conduire à les ranger tous les deux dans la catégorie quiritaire.
- 10 **La filiation** s'exprime généralement à la façon romaine, l'initiale du prénom du père suivie de *filins*, ou *filia*. La spécificité africaine se manifeste ici aussi, mais plus rarement, par une sorte de filiation à deux degrés, du type X, Y, Z *filii*, *filius* : Z est le grand-père, Y le père, X le fils (Gascou 1999 ; Dondin-Payre 2005b, p. 163-165) : ainsi à Giufi sous Sévère Alexandre, Q. Rutilius Communis, Proculiani f(i)lii, (filius), Proculianus (le petit-fils ayant reçu comme *supernomen* le *cognomen* de son père ; *CIL*, VIII, 12381). Il peut arriver en effet que la filiation soit exprimée par référence au *cognomen*, plus rarement au gentilice du père, surtout s'il a occupé des fonctions prestigieuses (Kolendo 1993), voire aux deux (*CIL*, VIII, 2200). Il est encore plus rare que ce soit la mère qui serve de référence (il y en a quatre exemples, peut-être cinq, dans l'inscription des *iuuenes* de Mactar).
- 11 La mention suivante dans la séquence onomastique est celle de **la tribu**, qui se fait aussi à la façon romaine. La tribu est généralement héréditaire (Lassère 2005, p. 122), ce qui fait que les descendants de colons allogènes, même s'ils sont très largement métissés, conservent la tribu de leur ancêtre. Il est cependant des cas où c'est la tribu du lieu qui l'emporte : un bon exemple en est fourni par les Cosinii de *Cuicul*, originaires de Carthage, qui à *Cuicul* (dont les citoyens sont rangés dans la tribu *Papiria*) conservent

leur tribu personnelle, l'*Arnensis* (*ILAlg*, II, 7937) ; mais un de leurs parents, qui s'installe à Rusicade, est inscrit dans la *Quirina*, celle de citoyens de cette cité (*ILAlg*, II, 17 ; autre exemple : *ILAlg*, II, 7813). Dans le cas de la création d'une colonie ou de l'élévation au rang de municipe ou de colonie d'une communauté libyenne, la tribu dépend du choix de l'empereur (Lassère 2005 : 119) : ainsi s'explique qu'à Lepcis Magna, municipe de Néron ou de Vespasien, puis colonie de Trajan, on rencontre des citoyens inscrits soit dans la *Quirina*, soit dans la *Papiria*. Signe distinctif du citoyen romain, la tribu perdit de son importance après la *Constitutio Antoniniana* de 212 ; elle est encore parfois indiquée, par goût de l'archaïsme, chez les élites municipales (*CIL*, VIII, 9045, en 255 à Auzia).

- 12 Quelques inscriptions africaines font référence à des tribus qui ne sont pas romaines et qu'on ne trouve qu'en Afrique : [X], filia Musulami, tribu Gubul (*ILAlg*, I, 3144) ; d'autres se réclament de la tribu Misiciri (*ILAlg*, I, 138 ; 156 ; 174), étudiée par G. Camps (1960, p. 248-250) ; S. Chaker cependant est tenté d'y voir plutôt un rudiment d'*elogium* : *homo bonus* (Chaker 1986, p. 553-555). Il s'agit de clans berbères qui prennent place dans la pyramide foyer – clan – peuple, en latin *domus*, *familia*, *gens*, attestée dans la *Table de Banasa*, ou, incomplètement, dans une inscription de Malliana (*CIL*, VIII, 21486), et dans un passage de Pline relatif aux Maures de Tingitane (*NH*, V, 17) : *quondam praecipua Maurorum... attenuata bellis adpaucas recidit familias*. Cette tribu locale pourrait correspondre à la *familia* des textes latins et à l'ixs des Berbères marocains actuels.
- 13 Dernier élément, le **cognomen**, qui est en fait le « nom d'usage ». La liste des *cognomina* est considérable, car on pouvait choisir n'importe quel mot, voire en inventer, pour en tenir lieu. Même s'ils sont minoritaires dans les listes, comme le montrent un « sondage » réalisé parmi les Seii d'Afrique (Bertrand 1995, p. 72-74) ou un relevé à Lambèse (Gros Lambert 2003, p. 188-191 et 196), beaucoup d'idionymes libyques ou puniques transcrits en latin ont été repris avec cette fonction dans la séquence onomastique (L. Antonius Narizal (nom libyque), *CIL*, VIII, 23433 ; M. Aemilius Hiddibal, *CIL*, VIII, 18068a, 43). On y trouve aussi des noms latins ou grecs, des noms théophores et, catégorie majoritaire un peu partout, des noms puniques traduits en latin. L'interprétation de cette catégorie de noms fait l'objet de discussions, certains savants considérant qu'ils étaient en fait puisés dans un fonds latin commun à l'Italie et à toutes les provinces d'Occident (Le Bohec 2005 ; *contra*, Lassère, à paraître) ; mais beaucoup d'entre eux traduisent des préoccupations qui sont celles des fidèles du Saturne africain, héritier de Ba'al Ammon, lorsque le nouveau-né a été l'objet d'un acte divin (*Donatus*), ou d'un désir (*Rogatus*) ou d'un espoir de ses parents (*Expectatus*). On les retrouve sous leur forme phénicienne dans l'onomastique de la Carthage punique. Ils expriment en quelque sorte que l'existence, que la personnalité d'un individu sont soumis à une volonté supérieure, autant que peut l'être son destin : ce sont des noms de bon augure, *Fortunatus*, *Felix*, qui impliquent la faveur d'une divinité, ou *Memor*, qui rappelle que la divinité s'est souvenue (au sens biblique) d'un vivant (Seston 1971 : 323-324). Il ne s'agit pas de la démarche d'un père de famille d'origine africaine qui, ayant vu naître un fils, et attribuant cette naissance à la faveur particulière d'un dieu, identifierait ce fils sous le nom de Ba'aliatho (« Ba'al a donné ») en pensant à ses ancêtres et à leur héritage culturel, mais qui, sous l'influence du contexte de son temps, déciderait lui-même de traduire ce nom Ba'aliatho en latin : *Donatus*. Il s'agit en fait, on l'a dit plus haut, du ralliement à une forme onomastique de la romanisation, qui se manifeste par l'existence d'un *onomasticon* déjà en usage. Le choix personnel est plutôt une adhésion au groupe des concitoyens dont les conceptions évoluent.

- 14 Une autre façon d'adapter un idionyme local à la romanité, particulièrement attesté à *Lepcis Magna*, est la pratique de l'assonance, qui se fonde sur une ressemblance phonétique (Birley 1988 : 15 ; Dondin-Payre 2005b, p. 158) : ainsi Iddibal, Himilis f(ilius) devient-il Iddibal Caphada Aemilius (*IRT*, 324). Et si la famille accède à la citoyenneté romaine (hypothèse très soutenable car Iddibal est un évergète célèbre de l'époque augustéenne), il est très possible qu'elle devienne la *gens Aemilia*, dont le gentilice est celui de plusieurs membres de l'élite tripolitaine.
- 15 La séquence onomastique peut être complétée par d'autres éléments, les *supernomina*, le *signum* (Lassère 2005 : 105-113), mais ils n'offrent aucune particularité par rapport à une séquence classique.
- 16 On voit ainsi que l'étude attentive de *séries* (on n'insistera jamais assez sur ce point) peut apporter beaucoup à la connaissance de la sociologie de l'Afrique antique (Sanders 1987). Mais ceci est surtout valable pour le Haut-Empire. L'antiquité tardive voit trois évolutions ; la première, mineure, est celle de la signification nouvelle de certains noms impériaux, essentiellement Flavius, accessoirement Julius, qui sont attribués à de grands serviteurs de l'Empire et sont en fait des titres ; ils viennent prendre la tête de la séquence onomastique. La deuxième est la tendance, également générale dans l'aristocratie de l'Empire, à multiplier les *supernomina*, d'une façon si exagérée qu'une simplification a été nécessaire : jusque dans les correspondances officielles, l'usage se prend, en Afrique comme ailleurs, de désigner un individu par un nom unique appelé par certains savants « nom diacritique » ; c'est souvent le dernier de la séquence. Au contraire, la troisième évolution concerne les milieux populaires : c'est la disparition du prénom et du gentilice au bénéfice d'un nom unique, héritier du *cognomen*, ainsi confirmé dans son rôle de nom d'usage. Mais cette évolution ne se produit pas partout en même temps ; il y a d'étonnantes survivances, comme celle qu'on peut observer à Altava, où l'on est encore fidèle au V^e siècle à la séquence onomastique traditionnelle (Marcillet-Jaubert 1968 ; Lassère 2000). Mais cette manifestation de fidélité précède de peu le retour à une onomastique « bimembre » lors du remplacement prochain d'une culture par une autre.

BIBLIOGRAPHIE

- BEN BAAZIZ S., 2000 – *Rohia et le Sraa Ouartane dans l'Antiquité*, Tunis.
- BERTRANDY F., 1994 – « Les Aemilii d'Afrique Proconsulaire », *Ancient Society*, 25, p. 189-210.
- BERTRANDY F., 1995 – « Les relations entre l'Afrique du Nord et l'Italie : l'exemple des Seii à la fin de la République et au début de l'Empire », dans *Epigraphica*, LVII, p. 61-85 (carte).
- BERTRANDY F., 2001 – « Note sur les Sosii de Mastar (Numidie) », *Vbique Amici, Mél. J.-M. Lassère*, Montpellier, p. 181-189.

- BERTRANDY F., 2007 – « Les Pactumeii de la 'confédération cirtéenne' sous le Haut-Empire », *Espaces et pouvoirs dans l'Antiquité de l'Anatolie à la Gaule, Hommages à Bernard Rémy*, J. Dalaison éd., Cahiers du CRHIPA, n° 11, s.l. [Grenoble], p. 73-103.
- BESCHAOUCH A., 2001 – « IMR (CIL, VIII, 23848 et 23876). Sur la transcription d'un nom libyque en latin d'Afrique », *Vbique Amici, Mél. J.-M. Lassère*, Montpellier, p. 199-205.
- BIRLEY A.R., 1988 – « Names at Lepcis Magna », *Libyan Studies*, 19, p. 1-19.
- CAMPS G., 1960 – *Aux origines de la Berbérie, Massinissa ou les débuts de l'Histoire (= Libyca, VIII, 1)*.
- CHAKER S., 1986 – « À propos de la terminologie libyque des titres et des fonctions », *Annali dell'Istituto universitario orientale di Napoli*, XLVI, 4, p. 541-562. Repris dans *Linguistique berbère : études de syntaxe et de diachronie*, Paris/Louvain, Peeters, 1995, chap. 13.
- DE CROIZANT O., 1972 – « Les Cominii en Afrique », dans *Caesarodunum*, VII, p. 299-324 (carte).
- DONDIN-PAYRE M., 2002 – « Citoyenneté romaine, citoyenneté locale et onomastique : le cas de Thugga », dans *L'Antiquité classique*, 71, p. 229-239.
- DONDIN-PAYRE M., 2004 – « L'évolution de l'onomastique dans les provinces romaines : l'exemple de Dougga », *L'Antiquité classique*, 73, p. 229-239.
- DONDIN-PAYRE M., 2005 a, – « Dénomination et romanisation en Afrique. Une onomastique africaine ? », *L'Afrique romaine de 69 à 439, Romanisation et christianisation*, Paris, p. 274-287.
- DONDIN-PAYRE M., 2005 b, – « L'expression onomastique de l'identité autochtone en Afrique du Nord antique », *Identités et cultures dans l'Algérie antique*, sous la dir. de C. Briand-Ponsart, Rouen, p. 155-177.
- FÉVRIER J.-G. & FANTAR M., 1963-1964, – « Les Nouvelles inscriptions monumentales néopuniques de Mactar », *Karthago*, XII, p. 43-60 ; voir spécialement les pages 55-57 ; pour la datation, p. 58-59.
- GASCOU J., 1999 – « Sur un problème d'onomastique africaine », *Zeitschrift für Papyrologie und Epigraphik*, 126, p. 296-300.
- GROSLAMBERT A., 2003 – « Population civile à Lambèse, étude onomastique », *la Revue des Ét. anciennes*, 105, p. 175-209.
- JONGELING K., 1994 – *North African Names from Latin Sources*, Leiden.
- KOLENDO J., 1993 – « La filiation développée dans les inscriptions africaines concernant les représentants de l'aristocratie municipale », *Antiquitas (Acta Universitatis Wratislaviensis)*, XVIII, p. 97-103.
- LASSÈRE J.-M., 1979 – « Onomastica Africana I-IV », *Antiquités Africaines*, 13, p. 227-234.
- LASSÈRE J.-M., 1980 – « Remarques onomastiques sur la liste militaire de Vezereos (ILAfr 27) », *Papers presented to the 12th International Congress of the Roman Frontier Studies*, Bar international series, 71, p. 955-972.
- LASSÈRE J.-M., 1981 – « La colonia Septimia Aurelia Auziensium, histoire institutionnelle et onomastique », *Ktéma*, 6, p. 317-331.
- LASSÈRE J.-M., 1987 – « Onomastique et acculturation dans le monde romain », *les Actes du colloque tenu à Montpellier*, p. 87-102.
- LASSÈRE J.-M., 1995 – « L'approche de la romanisation : réflexions méthodologiques sur l'onomastique, le paysage et la démographie dans l'empire romain », *Pro poplo Ariminense, Epigrafia e antichità*, 14, p. 9-23.

- LASSÈRE J.-M., 1996 – « Trois aspects de l'épigraphie latine en Afrique », *Lalies*, Actes de la session de l'Association Clelia, Carthage 1995, p. 105-146.
- LASSÈRE J.-M., 1997 – « Onomastica africana XII, La romanisation de la Petite Syrte », *Les armes et la toge*, Mél. A. Martel, Montpellier, p. 39-44.
- LASSÈRE J.-M., 1998 – « Épigraphie et onomastique. Bilan des recherches récentes sur le groupe trianominal », *Épigraphie et histoire, acquis et problèmes*, Actes du coll. de la SoPHAU, 1993, p. 93-100.
- LASSÈRE J.-M., 2000 – « Onomastica africana XV, Onomastique et romanisation à Altava à la fin de l'antiquité », *Romanité et cité chrétienne*, Mél. Y. Duval, Paris, p. 119-125.
- LASSÈRE J.-M., 2001 – « Onomastica africana XVI, Les paysans du fundus Tuletianensis », *Histoire des Hautes Steppes*, Coll. de Sbeitla, Tunis, p. 35-45.
- LASSÈRE J.-M., 2004 – « Onomastica africana XIII, Sur les catégories de *cognomina* ; l'exemple des noms théophores », *Africa*, XX, p. 135-141.
- LASSÈRE J.-M., 2004 – « Onomastica africana XVII, La romanisation de l'Aurès », *Aouras*, 2, p. 65-76.
- LASSÈRE J.-M., 2005 – *Manuel d'Épigraphie romaine*, Paris (2^e éd. 2007).
- LASSÈRE J.-M., 2005 – « Onomastica africana XVIII, Gentilices romains d'origine africaine » *Identités et cultures dans l'Algérie antique*, sous la dir. De C. Briand-Ponsart, Rouen, p. 179-192.
- LASSÈRE J.-M., 2006 – « Onomastica africana XIV, Onomastique et société à Uzalis », *Les miracles de saint Étienne*, Hagiologia V, Turnhout, p. 101-110.
- LASSÈRE J.-M., à paraître — « Onomastica africana XIX, Sur les *cognomina* traduits ».
- LE BOHEC Y., 2005 – « L'onomastique de l'Afrique romaine sous le Haut-Empire et les *cognomina* dits 'africains' », *Pallas*, 68, p. 217-239.
- MARCILLET – JAUBERT J., 1968 – *Les Inscriptions d'Altava*, Publications des Annales de la Faculté des Lettres, Aix-en-Provence, n.s., n° 65, 243 p., 88 pl.
- MATHIEU N., 1999 – *Histoire d'un nom, Les Aufidii dans la vie politique, économique et sociale du monde romain*.
- PFLAUM H.G., 1956 – « Remarques sur l'onomastique de Castellum Celtianum », *Camuntina*, p. 126-151.
- PFLAUM H.G., 1959 – « Remarques sur l'onomastique de Cirta », *Limes Studien*, Bâle 1957, p. 96-133.
- PFLAUM H.G., 1977 – « Remarques sur l'onomastique de Castellum Tidditanorum », *BCTH*, n.s., 10-11, p. 9-43.
- PICARD G.-Ch., 1957 – *Ciuitas Mactaritana* (= Karthago VIII), p. 77-79 ; *AE*, 1959, 172, (publication partielle du texte).
- SANDERS G., 1987 – « L'onomastique des inscriptions métriques de l'Africa Romana : un angle d'incidence socio-culturel », *L'Africa Romana*, V, p. 69-85.
- SESTON W., 1971 – « Remarques prosopographiques autour de la Tabula Banasitana », *BCTH*, p. 323-331.
- SZNYCER M., 1986 – « Les inscriptions néopuniques de Mididi », *Semitica*, XXXVI, p. 5-24.

INDEX

Mots-clés : Latin, Onomastique